

L'IDENTITÉ EN TANT QUE STRATÉGIE: LE CAS DES JEUNES CANADIENS D'ASCENDANCE POLONAISE

ROCH LITTLE
Colombia

Roch Little, "Identity as Strategy: the Case of Young Canadians of Polish Origin", *Historyka*, XXVII, 1997, s. 17-29

ABSTRACT

The Author defines the strategy of cultural identity of young Canadians of Polish origin. His work is based on questionnaires carried out within the group.

INTRODUCTION

Au Canada, pays qui s'est construit avec l'immigration, l'un des reproches qui est habituellement fait par ces immigrants est le manque d'intérêt manifesté par leurs enfants envers la culture du pays d'origine: oubli ou méconnaissance de la langue, des valeurs traditionnelles, de la foi de leurs ancêtres; bref, ils se «canadianisent» trop rapidement et trop facilement. Dans ce même contexte, ces reproches deviennent souvent des récriminations, parfois amères, considérant que la conservation de la culture d'origine est facilitée grâce aux différents subsides gouvernementaux accordés aux associations d'immigrants, et ce à travers la politique officielle de multiculturalisme¹. De cette manière, ces communautés culturelles ont pu développer plus fortement encore que par le passé tout un réseau d'associations d'entraides, d'écoles ethniques à l'intérieur desquelles se dictent des cours de langue, de religion, etc.

.....
¹ Évidemment, cette politique a généré son lots de tensions. On peut citer la polémique déclenchée en 1994 dans le réseau scolaire publique de la région de Montréal autour du port du voile islamique par les jeunes musulmanes. Autrement, les cercles intellectuels libéraux de ces communautés ethniques critiquent le caractère artificiel et superficiel de cette politique du multiculturalisme: lire à cet effet Neil Bissoondath, *Selling Illusions. The Cuit of Multiculturalism in Canada*, Penguin, Toronto, 1994, p. 234.

Que se passe-t-il cependant si nous interrogeons les jeunes eux-mêmes? Dès lors il faut se poser la question: est-ce que les jeunes des communautés culturelles ne manifestent aucun attachement à la culture d'origine? Et si le problème, finalement, est que cet attachement est différent de celui que voudrait leurs parents?

De là l'objet de cet article. Nous entendons démontrer que les jeunes provenant des communautés ethniques cultivent et expriment une identité d'origine. Celle-ci, cependant, au contraire de leurs parents, ne se fonde pas sur un enracinement, mais sur un texte nous dit Elbaz². Cette identité «textuelle» correspond à une stratégie, à une opération narrative dynamique qui peut être «réinterprétée sinon réinventée à chaque génération et par chaque individu»³. Cette dynamique s'inscrit dans la recherche d'un horizon moral et répond à un besoin d'authenticité; ce que cherche ces jeunes, c'est une référence condensant des legs civilisationnels variés, ce que l'État-nation moderniste est incapable de leur donner⁴. Par Elbaz, cela inclut le Canada, car son multiculturalisme officiel «condense la disséminations d'artefacts et d'identités, symbolisant la crise de la pensée fondationnelle qui a tant servi le modernisme et le nationalisme».⁵

Nous allons nous occuper d'un groupe en particulier, les jeunes canadiens d'ascendance polonaise. Cependant, à la différence d'Elbaz, nous n'entendons pas poursuivre sa réflexion sur les conséquences politiques de cette identité; nous allons plutôt nous orienter vers les aspects sociologiques et envisager le problème dans la perspective d'une stratégie de positionnement, comme l'a fait Taboada Leonetti⁶. Ce qui nous intéresse avec ces jeunes d'origine polonaise, c'est de cerner les moyens utilisés pour prouver leur appartenance à la polonité lorsqu'ils sont sollicités dans ce sens (et c'est pourquoi nous parlons de stratégie). En d'autres mots, ce dont il sera question ici, c'est d'arriver aux stratégies narratives employées pour manifester une identité polonaise dans le but de convaincre un lecteur.

² Mikhaël Elbaz, *Les héritiers. Générations et identités chez les Juifs séfarades à Montréal*, „Revue des Migrations Internationales”, vol. 9, no 3 (1993), p. 168.

³ *Ibidem*, p. 158.

⁴ *Ibidem*, p. 168.

⁵ *Ibidem*, p. 158. Nous ajoutons que, comme à l'époque de l'URSS, cet autre État multinational, qui prônait les manifestations identitaires de ses différentes nationalités en autant qu'ils soient socialistes dans leur contenu, le multiculturalisme canadien doit être multiculturel dans sa forme et canadien dans son contenu.

⁶ Isabelle Taboada Leonetti, *Stratégies identitaires et minorités: le point de vue du sociologue*, «Psychologie de l'identité», Presses Universitaires de France, Paris, 1990.

Nous allons examiner deux de ces stratégies; montrer comment est assumée la polonité et comment elle est utilisée pour marquer une différence. C'est à dire que, dans le premier cas, on exprime sa différence et, dans le deuxième, pourquoi on est différent. Notre démonstration s'appuiera sur une analyse empirique de textes récoltés chez les jeunes polonais de la région de Montréal⁷.

ASSUMER UNE POLONITÉ

Parmi les différents textes que nous avons recueillis⁸ se dégagent deux modes d'expression de la polonité: la narration historique et le récit de vie autobiographique.

A. La connaissance de l'histoire comme gage de la polonité

L'objectif poursuivi est de montrer son appartenance à la polonité par la connaissance que l'on a de son histoire. Deux variantes s'observent: une ou l'individuel se confond au collectif et l'autre ou, quoique le collectif domine, l'individuel s'affirme à travers un collectif intermédiaire: la famille.

La première variante nous met en présence d'une narration historique très académique, laquelle raconte une série de grands moments de l'histoire polonaise, comme le récit de ce jeune qui nous met en scène une série d'événements qu'il considère comme important et nécessaire de se souvenir:⁹

Premièrement, il y a la fameuse bataille de 1410 près de Grunwald (nord de la Pologne) que la Pologne a remportée et qui a permis à la Pologne de chasser les «croisés» allemands qui s'étaient installés au nord du pays et qui représentaient une vraie menace. [...]

.....
⁷ Il s'agit d'une enquête qui s'est inscrite dans un projet de recherche sur les manifestations identitaires des jeunes des communautés culturelles canadiennes conduit par le CÉLAT, un centre de recherche attaché à l'Université Laval (Québec, Canada).

⁸ Ces récits ont été récoltés dans le réseau scolaire de la région de Montréal, de l'Église polonaise et de l'École polonaise Jean Paul II, entre octobre et décembre 1994. Les jeunes en question se situent dans le groupe d'âge entre 15 et 25 ans. Ces récits ont été rédigés en français, sauf 4 en polonais et 1 en anglais. Pour faciliter la lecture nous avons corrigé nous mêmes les fautes d'orthographe et de grammaires; nous avons pris aussi la liberté de corriger quelques québécoisismes, corrections que nous avons indiquées entre crochets.

⁹ La question qui était posée dans cette enquête est: Par rapport à votre pays ou région: (a) De quoi vous souvenez-vous?; (b) De quoi devrait-on se souvenir?

Deuxièmement, que la Pologne est le premier pays du monde à avoir adopté une constitution démocratique, le 3 mai 1791.

Troisièmement, que les forces polonaises du roi Jan Sobieski le troisième sont en très grande partie responsables pour avoir repoussé les invasions turques d'Europe au 17^e siècle. [...]

Quatrièmement, pendant plusieurs siècles, la Pologne fut, après la Russie, le plus grand pays d'Europe; ses frontières atteignaient la Mer Noire et frôlaient même les portes de Moscou à un moment donné. [...]

Cinquièmement, durant la Deuxième Guerre mondiale, les Polonais se sont très bravement battus contre leurs agresseurs: les Allemands et les Russes. [...]

Un autre texte similaire quant à sa structure contient cependant des différences en ce qui concerne le contenu: contrairement au précédent, ce jeune n'entend que brosser les grandes lignes de l'histoire polonaise — la fondation de l'État (le seul événement qu'il date), les partitions, les deux guerres mondiales, la période communiste et la démocratisation postcommuniste. De toutes ces périodes, il met particulièrement l'emphase sur les partitions et les guerres mondiales:

Selon moi, il est important surtout de se souvenir du siècle quand la Pologne fut séparée entre l'Allemagne, la Russie et l'Autriche, ainsi que les deux guerres mondiales [...]. Les deux guerres mondiales sont des événements que jamais personne ne devra oublier. Pour les Polonais surtout, ces conflits seront toujours marquants, puisqu'ils se sont déroulés directement sur le territoire polonais.

Si le récit n'insiste pas tellement sur la datation, c'est parce que l'idée centrale du texte est d'illustrer non pas la grandeur passée de la Pologne (comme dans le premier texte), mais l'instinct de survie des Polonais:

Les Polonais sont un peuple qui a su survivre et garder ses coutumes, sa langue et sa religion malgré le fait que [le pays] ait officiellement cessé d'exister pendant un siècle. Encore, entre les deux guerres mondiales (un événement historiquement plus proche de nous), les Polonais ont combattu vaillamment pour la survie de leur nation [...]

Mon peuple possède un très fort instinct de survie qui me rend fier d'être polonaise.

Quant au second type de narration historique, on ne se réfère pas seulement au «nous» national mais aussi à un «nous» familial. Plus intimiste, il est évident que l'effet recherché est d'ancrer davantage l'appartenance à la polonité. En effet, on ne se contente pas seulement de montrer sa connaissance de l'histoire polonaise, on la personnalise en y soulignant la participation de sa famille. D'abord, on y présente les grands événements:

Je me rappelle des multiples batailles, comme Grundwald et Wieden [cité tel quel dans le texte], je me souviens des rois qui ont gardé ce pays en main un pays extraordinaire. Ces rois l'ont protégé et défendu, c'est pourquoi il existe aujourd'hui. Il y avait aussi les généraux et les commandants comme Pilsudski et Anders, durant les deux guerres mondiales, qui ont continué l'oeuvre des rois.

Mais il n'y a pas que ceux-ci. Il y a aussi la participation de la famille à cette histoire, comme l'arrière-grand-père qui a combattu au côté d'Anders ou de ses grands-parents qui furent déportés en Sibérie par les soviétiques:

Je me souviens de mon arrière-grand-père qui a combattu aux côtés d'Anders [...]. [Il] a dû rentrer dans l'armée. Il a été arrêté par l'Armée Rouge. Il s'est échappé pour revenir dans l'armée des frontières polonaises puis il a rejoint les troupes à Monte Cassino en Italie. Il a été blessé et il est revenu en Pologne. Il est déménagé à Kłodzko et il est resté là depuis. Sa femme a été arrêtée avec lui et ses deux enfants aussi. Elle a été envoyée avec mon grand-père et ma grand-mère en Sibérie. Ils sont restés là pendant six ans, dans des conditions plus que pénibles. C'était la fin de la [Deuxième] Guerre mondiale. [...] C'est l'histoire de ma famille mais c'est aussi l'histoire de mon pays, car chaque homme qui s'est battu, même s'il n'a pas fait grand chose, il a fait partie de l'histoire.

Toutes ces narrations historiques ont en commun de présenter des événements qui, en fin de récit, convergent sur la vie personnelle de leurs auteurs (le troisième récit est par ailleurs articulé d'une manière braudélienne où la nation représente la longue durée, la famille, la moyenne, et l'auteur, la courte). Ils veulent démontrer qu'ils sont Polonais, même s'ils l'ont quittée très jeunes, parce qu'ils connaissent son histoire; mais ce n'est pas tout. Pour le premier jeune:

Cela fait 11 ans que je suis au Canada, mais je me considère encore grandement Polonais. J'ai quitté la Pologne à l'âge de 3 ans et j'y suis retourné 3 fois depuis durant les vacances. Je suis fortement attaché à la langue, culture, histoire et héritage culturel de mon pays et je remercie mes parents pour m'avoir transmis les valeurs et l'héritage culturel qui leur sont propres.

Alors que pour le deuxième:

J'ai quitté la Pologne à l'âge de 5 ans. Cependant, je me considère avant tout Polonaise (même si j'ai une mentalité quelque peu différente de celle des Polonais qui habitent en Pologne). [...]

J'ai eu la chance de voyager deux fois dans mon pays et j'espère y retourner souvent. Une chose est sûre, je n'oublierai pas ma langue, mon histoire et ma culture, et je les ferais connaître à mes enfants.

Finalement, pour la troisième:

Ma mère me faisait aller à l'école polonaise avant, maintenant, j'y vais seule. J'adore regarder les photos de ma famille qui me rapproche de mon pays. J'aime lire des documents, comme des autobiographies, de ma famille, qui ont été conservées durant la [Deuxième] G[uerre] M[ondiale], Ils m'apprennent beaucoup de faits sur la situation de ma famille et de la Pologne entre 1980 et aujourd'hui. Je suis née en Pologne. Je l'ai quittée à l'âge de deux ans pour m'installer un an en Autriche. J'habite au Canada depuis 13 ans. Je parle le polonais et je suis fière de parler de mon pays.

Ce que l'on remarque aussi, c'est l'insistance sur un type d'histoire: celle faite de guerres et de grandes batailles. Là se trouve la clé de la démonstration. Ce dont il est question dans ces récits, c'est de convaincre le lecteur de son appartenance à la polonité malgré le fait d'avoir vécu que très peu de temps en Pologne (moins de 5 ans). Ces jeunes entendent le démontrer par leur connaissance de la langue, des valeurs culturelles et de son histoire. Mais pourquoi, justement, l'histoire bataille? Il s'agit là d'une transposition métaphorique de leur propre réalité de Polonais au Canada: il s'agit de montrer que le fait de naître et de vivre en Pologne ne garantit pas la polonité, car les Polonais, sur leur propre terre, ont dû de tout temps combattre pour la sauvegarde de leur identité, ce que font maintenant ces jeunes en milieu canadien. La polonité est conçue ainsi comme un éternel combat, à recommencer à chaque génération. Ce qui est donc transposé par ces jeunes à travers cette «histoire bataille», c'est le récit de leur propre lutte pour être Polonais.

B. Prouver sa polonité en ayant vécu en Pologne ou par sa connaissance de la réalité polonaise

À part les narrations historiques, il y a aussi les récits autobiographiques, de loin les plus nombreux. Au contraire des compositions historiques, on montre au lecteur que notre polonité s'appuie non seulement sur le fait d'être né en Pologne, mais d'y avoir vécu passablement longtemps ou, du moins, de connaître (dans le sens d'avoir une idée) ce qu'était la vie là-bas.

Des récits appartenant à la première catégorie, on note une différence dans les arguments de démonstration lorsque son auteur a vécu plus longtemps en Pologne qu'au Canada, et vice-versa. Par exemple, une adolescente récemment arrivée (11 ans et 6 mois) nous écrit sans donner plus de détails qu'elle se rappelle très bien de son pays et que jamais elle ne l'oubliera; de là, elle oriente son récit vers son appréciation des personnes qui, dans son pays d'adoption, se sont présentés à elle comme Polonais:

Napotkałam tutaj kilka osób, co są tutaj dziesięć lat i mają trudności z polskim, bo w domu z rodzinami mówią po francusku albo po angielsku. Ja jak znam kogoś, kto mówi po polsku, nie mogłabym z nim mówić w jakimś innym języku.
Myślę, że to jest wina rodziców, że nie dopilnowali, żeby ich dziecko mówiło swoim rodzinnym językiem, ale to ich sprawa¹⁰.

Une autre, qui vit au Canada depuis 5 ans, fait apparaître plus de souvenirs du pays d'origine, quoiqu'elle n'entre pas trop dans les détails non plus. Son récit, quant à elle, est dirigé vers la relation qu'elle doit entretenir, au Canada, avec la culture de son pays d'origine:

Je me rappelle parfaitement de ces personnes que j'ai tant aimées dans ma tendre enfance et lesquelles j'aimerai toujours malgré notre séparation. Je me souviens également du merveilleux paysage de la Pologne et de son atmosphère accueillante et chaleureuse.
Souvent, on a tendance, lorsqu'on change de pays, d'oublier sa langue et sa culture. Et si on devait déménager à chaque année, voyager et changer de pays, devrait-on changer, ainsi, de culture à chaque instant?
Je pense que c'est très important de savoir d'où l'on vient, de connaître son origine...

Il y a une deuxième catégorie, ceux qui ont quitté la Pologne passablement jeunes, ce qui fait qu'ils n'ont que des souvenirs assez vagues de leur vie là-bas. Sur ces vagues souvenirs cependant se greffe une description générale de ce qu'étaient les conditions de vie au moment où ils vivaient là-bas. Ils entendent nous démontrer qu'ils ont ressenti certains faits qu'ils ont vécu comme Polonais, mais dont ils étaient trop jeunes à l'époque pour l'articuler de manière consciente. À défaut d'un souvenir précis, ils nous racontent donc une réalité qui était la leur:

.....

¹⁰ Une autre adolescente, au Canada depuis seulement 11 mois, réagit de manière plus agressive: «W mojej szkole, do której uczęszczam na naukę francuskiego, jest kilka Polaków, który nie chcą rozmawiać po polsku, nie wiem, dlaczego tak robią, może wstydzą się tego, że są Polakami. I to nie robią osoby, które się są tutaj 9–10 lat».

Les enfants commençaient à fréquenter l'école à sept ans, non à six comme ici [au Canada], L'éducation primaire durait huit ans. Ensuite, on avait le choix entre le lycée, si on voulait poursuivre les études universitaires, ou bien une école de formation professionnelle. À la fin des études, à cause des principes communistes de l'époque, tout le monde était assuré d'avoir un emploi. Par contre, les travailleurs, n'étant menacés de perdre leur emploi, ne se souciaient pas de la production et du service. De plus les salaires étaient maigres et, dans les magasins, les produits élémentaires se vendaient par rations (indiquées sur des cartes que l'on présentait à l'achat). Par conséquent, bien entendu, rien n'était vendu en vrac, sauf peut-être aux marchés de fruits et légumes. Je me souviens des longues files de gens qui attendaient devant les magasins tous les jours.

À la lumière de ces trois exemples (que nous pourrions multiplier, mais nous nous contentons, ici, de ne citer que les plus significatifs), soulignons qu'il y a une corrélation bien nette dans ces trois récits entre la prétention de se dire Polonais et le temps passé en Pologne. Si ce temps fut long, celui-ci (pense l'auteur de la narration) justifie à lui seul la polonité; c'est pourquoi les souvenirs racontés sont généraux. Si ce temps, par contre, fut court, c'est, croit-on, par une description détaillée de ses souvenirs ou de la réalité que l'on a vécue, même si la conscience de cette dernière est venue post facto, que l'on convaincra de sa polonité.

II. MARQUER SA DIFFÉRENCE

Plus que de connaître l'histoire ou avoir des souvenirs, l'expression de la polonité passe par une stratégie de différenciation. En d'autres mots, il s'agit dans ce cas de démontrer que l'on vit au Canada, parfois depuis plusieurs années, mais que l'on n'est pas tout à fait canadien (ou nord-américains), parce qu'on a eu une expérience de vie «ailleurs». C'est ainsi que dans tous les récits on peut y lire à un moment donné une ou des évocations à maintes images et maints archétypes, incluant même les clichés, que le sens commun nord-américain prête normalement à la Pologne. On en relève principalement trois; la nation martyre, la différence de mentalité et les images évoquées à travers les souvenirs se rapportant à une région.

A. La nation martyre

S'il y a une image que le canadien moyen accole facilement à la Pologne populaire, c'est la difficulté d'obtenir ne serait-ce que le minimum vital, de

se procurer les biens de première nécessité. Ce que plusieurs récits entendent démontrer, c'est que la vie en Pologne (communiste) était particulièrement difficile:

Je me souviens également que nous n'avions pas le téléphone dans notre appartement. Je vous l'ai déjà dit que les progrès technologiques étaient très en retard. C'est pas parce qu'on n'avait pas d'argent, au contraire, mes parents étaient assez aisés. [...]

Le problème d'habitation est énorme. Les gens restent même dans des wagons de trains abandonnés. [...]

Je me souviens que ma mère et sa soeur se relayaient pour faire la queue devant des magasins pour acheter [de quoi] manger. Également, elles avaient des coupons qui donnaient droit tant de grammes de jambon, tant de grammes de farine... pas plus pas moins.

Pour une autre, non seulement la nourriture était rationnée, que son achat était toute une aventure (qui durait de longues et pénibles heures), mais que de plus, il fallait être vigilant, parce que:

La qualité des aliments n'étaient pas sûre. Le lait, par exemple, s'achetait en bouteille et l'on ne pouvait — disait-on — le boire crû, de peur qu'il soit contaminé.

La pauvreté est un autre souvenir tenace que mentionnent maint récits, comme dans celui de cet adolescent arrivé au Canada voilà 3 ans, lui qui, en Pologne, dans sa jeunesse, a vu des gens «fouiller dans les poubelles» pour se nourrir.

Autre image de douleur exploitée dans plusieurs récits est celle des souffrances endurées par les Polonais durant la Seconde Guerre mondiale. Pour une adolescente en particulier, cette souffrance possède une valeur d'autant plus forte que:

Je me souviens de ce que ma grand-mère m'a [raconté] au sujet de ma famille en Pologne qui souffrait beaucoup à cause de la guerre. Même après avoir lu des livres au sujet de la guerre en Pologne, [je ne l'ai] jamais ressenti autant que quand ma grand-mère me racontait ses souvenirs. Et cela me touchait particulièrement parce que je sentais que cela c'était réel et que [cela s'était] passé dans ma famille.

Dans les deux exemples cités, l'intention est de montrer que les Polonais, dans leur histoire, on beaucoup plus souffert que les Canadiens. L'exploitation de ces images, cependant, ne poursuivent cependant pas nécessairement un but misérabiliste; au contraire, elles sont montrées comme des épreuves, certes difficiles, mais qui ont par contre permis au

.....

Polonais d'acquérir une force de caractère et des valeurs que ces jeunes — qui les revendiquent par induction, du fait qu'ils sont nés Polonais — exposent à leur lecteur: la bravoure, l'esprit de sacrifice et la solidarité, valeurs qu'ils considèrent «oubliées» en Amérique, à cause de sa culture individualiste et égoïste. Une adolescente synthétise explicitement la corrélation entre les souffrances endurées et le sens des valeurs avec cette force de caractère polonais, écrivant que:

Malgré les côtés négatifs qui semblent toujours tenir tête aux vertus, nous ne devons jamais oublier que le peuple polonais est une nation courageuse et téméraire ayant toujours su faire face avec cran aux problèmes qu'il a et qu'il rencontre. Les Polonais accordent une grande importance aux valeurs telles la fierté, la persévérance, l'amour, la famille et la religion [...]. C'est peut-être pour cela que ce peuple continue sans arrêt son chemin, là où plusieurs autres auraient bifurqué ou abandonné.

B. La mentalité

Un autre moyen de comparaison utilisé par ces jeunes pour marquer leur polonité (et se différencier des canadiens) est bien entendu la différence de mentalité. Pour une adolescente, la question ne se pose pas: elle n'est pas tout à fait nord-américaine parce qu'elle est née en Pologne, pays dans lequel elle retrouve ses racines à chaque fois qu'elle s'y rend:

Ce que j'apprécie beaucoup est d'entendre parler le[s gens] qui m'entourent en polonais, une langue qu'ici je n'entends qu'en famille ou entre certains amis. J'apprécie énormément tout simplement le fait d'avoir les pieds sur ma terre natale: la Pologne. [...]

Ce que j'ai retenu, qui m'a frappé aussi à mesure que j'ai grandi est cette certaine différence de penser et d'agir entre les Européens en général, y compris bien sûr les Polonais, et les Nord-Américains. Je me souviens et je sais que les deux cultures et les valeurs des gens sont quelque peu différents. Peut-être, c'est pour cela que j'aime bien voyager en Pologne, pour cette recherche de changement.

Ce que l'on observe pourtant dans cette comparaison des mentalités, c'est l'importance accordée, en Pologne, à la vie de famille. Les souvenirs évoqués à cet effet peuvent être très précis:

Je me souviens de la maison de mes grands-parents. Elle était située dans un petit village au milieu des montagnes. Il [y] avait toujours beaucoup de monde qui venait, avec joie, visiter ce merveilleux endroit: mes tantes, oncles, cousines, etc. Dans cette maison, il y avait tellement de chaleur, d'amour. Nous, les enfants, [nous courrions] partout dans les champs, en

respirant l'air frais de la campagne. En rentrant, le délicieux souper nous attendait.

généraux:

Et puis, tous les dimanches, j'allais avec toute ma famille à l'église et après, nous mangions un dîner familial. C'était comme une fête. Dimanche, c'est un jour spécial en Pologne. Tout le monde est bien habillé et va à l'église.

ou vagues:

Je ne me souviens pas de grand chose car je suis depuis 10 ans au Canada. Ce que je me souviens de mon pays natal, c'est la parenté, mes tantes, oncles, cousins, amis, etc. [...] À mon avis, ce que l'on devrait se souvenir, c'est tout d'abord la parenté, comme des oncles, tantes, amis ou voisins [...].

Un autre aspect de la mentalité polonaise que les jeunes nous soulignent, c'est la simplicité de la vie quotidienne (il est intéressant de remarquer que l'austérité communiste prend cette fois une connotation positive, quoique dans une intention diamétralement opposée aux «principes du socialisme»). On nous décrit ainsi la petitesse de l'appartement familial qui respirait le bonheur:

C'était un appartement au quatrième étage. Les chambres étaient petites mais toujours très propres et une atmosphère de tendresse remplissait chaque coin de la maison de mon enfance.

ou de la joie de vivre simplement, sans tous les artifices de la vie moderne nord-américaine:

Ils savent vraiment comment vivre et prendre plaisir de leurs vie simples. Leurs familles et amis sont les choses principales pour eux. Ils ne passent pas toute leur vie à ramasser le plus possible d'argent, sans même essayer d'avoir du plaisir. Même les enfants sont un peu différents; ils n'ont pas besoin de jouets très chers, ils sont heureux de ce qu'ils ont. Chaque petite chose qu'ils reçoivent leur plaît beaucoup.

Ce qui ressort de ces différents extraits, c'est que ces jeunes nous montrent qu'ils ont eu, en Pologne, une enfance heureuse parce qu'ils l'ont passée dans une famille unie (ce qu'atteste la visite fréquente des oncles, tantes et cousins). Tel qu'ils le soulignent, il faut se souvenir de ce temps passé dans une famille élargie, à l'ambiance très différente à celle, monotone et solitaire, de la famille mononucléaire nord-américaine (et par extension polonaise de

l'émigration). Quant à la simplicité de la vie quotidienne, l'intention est de montrer au lecteur canadien que le vrai bonheur ne se trouve pas dans la simple accumulation de biens matériels. Et eux, bien qu'ils vivent dans cet environnement matérialiste depuis des années, ils sont en quelque sorte immunisés contre l'*american way of life* par le fait d'être nés Polonais et, du moins pour beaucoup d'entre eux, d'avoir vécu cette réalité austère.

C. *Les souvenirs de la région*

Finalement, un autre moyen choisi par ces jeunes pour marquer leur différence identitaire est de décrire les régions de la Pologne où ils ont vécu ou connu. On parlera de la maison, de paysages, du village, de la mer, d'un champ; ces récits sont articulés à la manière des souvenirs de jeunesse de Pagnol: une série de tableaux romantiques et atemporels. Les uns nous décrivent des lieux typiques de la Pologne, avec ses caractéristiques:

Il y a ainsi de très belles villes comme Cracovie, Varsovie, Czestochowa où il y a une très grande église qui a une [très] grande histoire et foûl chaque année il y a un très grand pèlerinage et presque tout le monde de la Pologne se rend dans cette ville. Il y a de très belles villes près de la Mer Baltique, comme Gdansk, Gdynia, Szczecin et Sopot dans laquelle chaque année pendant l'été est organisé un spectacle d'une troupe en tournée de tous les chanteurs et chanteuses polonais et même il y [en] a quelques unes qui viennent de l'extérieur de la Pologne. Pendant les vacances d'été, la plupart des Polonais passent leur temps au bord de la mer ou près des lacs et rivières. Et en hiver, ils décident d'aller visiter une ville très touristique: Zakopane, et des grandes montagnes: Tatry. Je me souviens quand j'[y] suis allée avec toute ma famille; c'était un voyage très agréable et inoubliable. Les grandes montagnes ont fait impression sur moi parce que j'habite dans une contrée de lacs.

Dans d'autres cas, on mentionne les villes que l'on connaît, parce qu'on les a visitées au cours d'un périple initiatique, sans toutefois donner plus de détails: «Malheureusement, je ne suis retournée là-bas qu'une seule fois. Mais j'ai visité beaucoup [d'endroits], comme Wroclaw (ma ville natale), Gniezno, Poznan, Karpacz, Gdynia/Gdansk, Malbork».

Dans plusieurs récits cependant, on nous montre non seulement une connaissance géographique du pays (car après tout, un touriste étranger pourrait en faire autant). Pour ajouter plus de poids, pour accentuer sa polonité, plusieurs jeunes vont nous décrire avec force de détails un lieu bien précis, la région où ils ont passé leur enfance:

De la région où je viens, Gdynia, je me souviens de la Mer Baltique: c'est très important pour moi et ça me manque. J'ai été élevée là dedans. Et Hel également. Des plages [très] blanches, très longues et [avec] peu de monde.

De Gdansk également. Très, très belle ville qui m'a marquée par toutes ses petites maisons uniques, églises, le roi Neptune sur la place publique. L'ambre est pour moi un grand souvenir. Il y en a partout en Pologne et c'est très populaire pour les touristes. Je me souviens, j'allais en ramasser très tôt le matin avec mon père sur la plage. C'est par la mer que cela arrive.

Le port est très important aussi. Celui de Gdynia. «Dar Pomorza» est un très beau bateau que je garde à l'esprit. Et la promenade sur le bord de la plage, sur le pavé qui y a été installé aussi.

Il y a ce cas où la description des lieux est d'une précision millimétrique et faite avec une émotion poétique à fleur de peau (en plus d'être rédigée dans une langue impeccable):

Je me souviens des paysages extraordinaires, des villes magnifiquement situées, déployant tout leur charme en nous faisant découvrir la magie d'antan. La Pologne incarne pour moi la beauté, voilée et cachée par les nombreux conflits dont ce pays a été témoin. [...] Je me souviens, aussi, des montagnes. Ces interminables pâturages recouverts d'un tapis verdâtre sur lequel se prélassent nonchalamment une multitude d'animaux. Les champs, par contre, étalaient leurs couvertures fleuries en dégageant un arôme envoûtant. Pavots, marguerites, pensées, chrysanthèmes; l'œil du passant était gâté et les narines gentiment chatouillées!

Cette narration, très détaillée, trop détaillée même, appelle justement pour cette raison à la méfiance, surtout lorsque son auteur nous écrit avoir quitté la Pologne à l'âge de 4 ans! Très séduisant, ce récit est cependant «vide» dans la mesure où les lieux décrits sont, pourrions-nous dire, «atopographique». Il est impossible de situer géographiquement les lieux dont il est question, lesquels, en fin de compte, pourraient être ceux de n'importe quelle contrée européenne. Le fait est que nous sommes assurément en présence de souvenirs imaginés, pour ne pas dire inventés. Cependant, ce texte reste révélateur en ce qui a trait à la revendication identitaire, comme nous allons le voir à l'instant.

CONCLUSION

Un apologue attribué à la tradition hassidique nous enseigne que:

Quand le Baal-Chem Tov avait une lâche difficile devant lui, il allait à un certain endroit dans le bois, allumait un feu et méditait en prière, et ce

qu'il avait décidé d'accomplir était fait. Quand une génération plus tard, son élève favori et successeur, le «Messager» Dov Baer, se trouvait en face d'une tâche semblable, il allait à la même place dans le bois et disait: «Je ne sais pas allumer le feu, mais je connais la prière secrète», et qu'il désirait faire devenait la réalité. Une génération plus tard encore, le Moshe Leib de Sassov s'est trouvé dans un cas semblable. Lui aussi alla dans le bois disant: «Je ne peux plus allumer le feu, et je ne connais plus les méditations mystérieuses de la prière, mais je connais la place qu'avaient choisie mes ancêtres; cela doit être suffisant». Et cela fut suffisant. Mais quand vint une nouvelle génération, et que le juste Israël de Richine se trouva devant la même tâche, il s'assit sur son fauteuil doré dans son bureau et dit: «Je ne peux plus allumer le feu, je ne connais pas la prière, et j'ignore la place dans le bois, mais je peux raconter l'histoire, comme cela se passait jadis». Et cela fut suffisant.¹¹

Cette citation résume parfaitement le concept postulé en début d'article de l'indentité conçue comme une stratégie de revendication. À la base, nous avons remarqué que les jeunes qui ont accepté de participer à cette enquête l'ont fait parce qu'ils assument, au Canada, une identité polonaise. Parallèlement à une identité canadienne, cette identité d'origine peut être d'autant plus assumée qu'il y a une politique gouvernementale qui l'encourage ouvertement (ce qui est différent avec l'identité québécoise, une adolescente nous disant dans une entrevue ultérieure qu'elle ne se sent pas québécoise, car cette identité est trop «exclusive», signifiant par là qu'elle lui empêchait d'exprimer sa «nature polonaise»)¹². Cette identité s'est manifestée à travers une stratégie narrative consistant à raconter ses souvenirs: événements de l'histoire nationale ou de la famille, lieux où ils ont vécu, qu'ils ont visités ou qui les ont marqués. Tous ces souvenirs poursuivent un objectif commun: convaincre le lecteur de leur appartenance à la polonité. Ils prétendent être les plus précis, détaillés et exacts possibles.

Certains de ces jeunes nous racontent qu'ils sont nés en Pologne et qu'ils vivent au Canada depuis 5 ans et moins. Cela leur paraît un argument suffisant pour convaincre de leur polonité. D'autres par contre vivent

.....

¹¹ Cité dans Mikhaël Elbaz, *loc. cit.*, pp. 167–168.

¹² Un autre, un jeune de 21 ans, résume la culture d'identités multiples d'une manière particulièrement lapidaire: «D'une façon, le Canada est un cas très particulier: presque tout le monde est immigrant ici [...]. Le Canada appartient à tout le monde et personne n'appartient au Canada. On peut voir le Canada comme un point de départ d'où on peut cultiver sa propre vie culturelle, polonaise ou autre». Cette remarque rejoint le point de vue d'Elbaz sur la quête d'authenticité (cf *infra*, p. 2). Cependant, il reconnaît que l'immigrant a certaines responsabilités face à au pays d'accueil, et que s'il est trop attaché à sa culture d'origine «il serait probablement mieux de retourner chez lui si possible».

au Canada depuis 10 ou 15 ans: ils ont cependant des souvenirs assez précis de ce que fut leur vie là-bas, ils parlent encore le polonais, et certains ont de plus voyagé en Pologne. Cela devrait, pensent-ils, être suffisant.

Il y a les autres, ceux qui nous affirment leur appartenance à la polonité en nous narrant des souvenirs plus épars et moins détaillés. Ils sont conscients de ce fait, mais nous affirment quand même leur appartenance pleine et entière à la polonité, et ce qu'ils peuvent nous raconter leur paraît suffisant. C'est le cas de l'un d'eux, d'ascendance polonaise seulement, parce que né au Canada, qui se prétend polonais parce qu'il possède une bonne connaissance des traditions et de la culture polonaises (bien qu'il ne parle pas la langue) et qu'il a passé six semaines en Pologne en 1988¹³. Il se sent Polonais pour avoir réagi avec eux à leur détresse et leur désespoir, scandalisé de les voir faire la queue pendant des heures pour se procurer ne serait-ce que le strict nécessaire. C'est aussi ce jeune qui, pour avoir quitté la Pologne à l'âge de 3 ans ne peut avoir de souvenir de sa vie en Pologne; mais il parle polonais et peut raconter l'histoire millénaire de son pays. C'est également cette adolescente qui est née en Pologne, mais qui parle mal la langue, et qui ne se souvient que de peu de choses sinon quelques endroits et faits historiques liés à Cracovie, sa ville natale: le Wawel, le guetteur de la tour Mariacki et le dragon. Dans les trois cas, cela leur paraît suffisant pour se dire Polonais.

Finalement, il y a celle qui ne se souvient plus de rien: alors elle imaginera une Pologne aux campagnes idylliques et aux paysages majestueux. De toutes les enquêtes récoltées, il s'agit du cas le plus extrême d'une revendication pourrions-nous dire «désespérée» d'une polonité. En d'autres mots, elle est sûrement née en Pologne, mais elle a peut-être oublié la langue (elle ne le précise pas; mais on a pu remarquer qu'il s'agit d'un «atout» qui est souvent mentionné, surtout par ceux qui ont quitté très jeunes); elle est partie très jeune, donc elle ne se rappelle probablement pas de grand chose (et on peut supposer qu'elle n'y est pas retournée, car cela aussi, comme on l'a vu, est mentionné lorsque c'est le cas). Alors qu'à cela ne tienne: elle fabriquera des souvenirs tellement précis que le lecteur sera sûrement convaincu de sa polonité et cela, se dit-elle, sera sûrement suffisant.

Si l'on accepte le postulat qu'il puisse exister une forme d'identité autre que celle s'appuyant sur un enracinement, on peut conclure, comme

.....
¹³ Cette enquête a été rédigée en anglais.

l'apologue hassidique, que même dans ce cas, cela est suffisant pour se dire Polonais...

Identyfikacja kulturowa jako strategia:
Przypadek młodych kanadyjczyków polskiego pochodzenia

Na podstawie badań ankietowych przeprowadzonych w grupie Kanadyjczyków polskiego pochodzenia autor określa ich strategie identyfikacji kulturowej z polskością. Ta identyfikacja oparta jest — zdaniem autora — na podobieństwach cech narracji, w jakiej wyrażane są poszczególne elementy strategii. Potwierdza w ten sposób tezę Mikhaëla Elbaza, w świetle której identyfikacja kulturowa odbywa się nie tyle na zasadzie zakorzenienia w tradycji, lecz poprzez internalizację określonych struktur narracyjnych. Ta identyfikacja tekstualna odpowiada strategii narracji dynamicznej, to znaczy takiej, która może być wielokrotnie interpretowana i ponownie wynajdywana przez każdą generację i przez poszczególne jednostki. Empiryczna część tekstu wykazuje podobieństwo struktur językowych, w jakich grupa młodych Kanadyjczyków polskiego pochodzenia pojmuje polskość jako taką i jako element swojej odmierności w Kanadzie.